Perspectives chinoises

2010/1 | 2010

Le cinéma indépendant chinois

Le reste n'est que silence

Jia Zhangke

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5421>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 26 avril 2010

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Jia Zhangke, « Le reste n'est que silence », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2010/1 | 2010, mis en ligne le 01 avril 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5421>

Le reste n'est que silence

JIA ZHANGKE

Fenyang, ma ville natale du Shanxi, est un chef-lieu de district de taille modeste, qui dégage un certain parfum de ruralité. Chaque été, j'allais aider mes camarades de classe des villages à récolter le blé. À l'aube, à peine arrivés à la lisière des champs, on nous tendait une faucille en nous indiquant une surface infinie d'un jaune d'or et on nous disait : cette partie là est à toi.

Les gens paraissaient alors étrangement insignifiants. Au milieu de ces vagues de blé, ils étaient de simples taches noires au loin. À la tombée du jour, quand nous redressions avec effort notre échine restée courbée si longtemps, nous levions les yeux vers l'horizon en épongeant notre sueur. Dans la lumière au loin, la cheminée de l'usine de moteurs diesel émettait fièrement sa fumée blanche, et je comprenais alors pourquoi les gens se battaient autant pour y entrer et devenir ouvrier.

« Travailler la terre » est pénible, et je le dis du fond du cœur. Même si à cette époque, les ouvriers étaient considérés comme des travailleurs, au moins ils se servaient de machines, ils avaient des compétences techniques, on leur fournissait la nourriture et ils bénéficiaient de l'assistance de l'État. Ils étaient tout de même la « classe dirigeante ».

Dans ce district, les usines n'étaient pas nombreuses à l'époque. L'usine de moteurs diesel qui employait 300 à 400 ouvriers et la manufacture de pièces mécaniques qui comptait 100 à 200 employés étaient considérées comme déjà grandes. À la fin des années 1970, quand un enfant du district arrivait à se faire embaucher à l'usine c'était un honneur pour toute sa famille. Cela signifiait un salaire fixe tous les mois, une distribution de sucre blanc et de thé pendant l'été, et une prime de chauffage pendant l'hiver. Les membres de la famille pouvaient se laver dans les douches de l'établissement, et tous les mois on recevait un certain nombre de gants et de savons. En montrant un ticket périmé ou contrefait, les enfants pouvaient entrer en douce au club de loisir pour regarder *Zorro* avec leurs frères et sœurs aînés. Les ouvriers avaient bien sûr l'inconvénient des équipes de nuit, mais en rentrant chez eux à l'aube, ils pouvaient arracher un peu de fibre de coton pour essuyer leur vélo et l'enrouler sous leur selle. Ils pouvaient à loisir polir des manches d'acier inoxydable pour leur famille, ou bien un couteau à légumes, ou encore ramener des fusibles pour le compteur électrique de la maison.

Cette idée d'être à l'usine comme chez soi avait fait oublier à tous la distinction entre public et privé et les gens en tiraient du plaisir. Les logements subventionnés et l'assurance inébranlable d'une future retraite n'étaient pas seulement

Jia Zhangke, *Zhongguo gongren fangtanlu*.

Une mémoire collective de la classe ouvrière chinoise, 2009.

des avantages matériels, mais aussi la fierté de toute une classe.

Mais de quoi peut-on être sûr dans ce monde ?

Certains de mes amis ont arrêté leurs études quand nous étions en deuxième année de lycée pour devenir ouvrier, puisque l'usine de moteurs diesel du district recrutait. C'était dans les années 1980 et à cette époque, un étudiant qui pouvait entrer tôt dans la vie active, obtenir un salaire fixe, et être admis dans l'enceinte d'une usine qui disposait d'un terrain de basket éclairé, suscitait vraiment l'admiration d'innombrables élèves. Mais au milieu des années 1990, alors que j'étais toujours en train de faire mes études à Pékin, ces mêmes camarades ont subitement été mis au chômage. L'usine subissait un changement de système, la production fut arrêtée, et eux qui n'avaient que 25 ou 26 ans ont été re-

lâchés dans la société avec pour toute ressource un salaire minimum de 100 ou 200 yuans. Eux qui étaient pleins de force et d'énergie sont devenus complètement désœuvrés.

De retour dans ma famille un hiver, j'ai vu un de mes camarades de classe accompagné de ses collègues de l'usine en train de ramasser du charbon pour leur famille. À l'époque, dans ce chef-lieu, le chauffage collectif était encore rare et chaque famille devait passer l'hiver grâce à ce combustible. Ces camarades aidaient à entreposer dans une réserve le charbon qu'un camion de quelques tonnes avait déversé dans la rue. En déplaçant un camion entier, on pouvait gagner à peine dix ou 20 yuans qu'il fallait ensuite partager entre trois ou quatre personnes. Mais que pouvaient-ils faire d'autre ? Certains vendaient des vêtements, d'autres devenaient gardes, d'autres encore jouaient au mah-jong chez eux, et allaient même jusqu'à faire de leur maison un véritable établissement de jeux. Et puis, il y en a aussi qui ont commis des crimes et sont recherchés, et qui maintenant vagabondent on ne sait où.

Je n'ai moi-même jamais vécu une seule journée à l'usine, je n'ai jamais compté sur le système pour subvenir à mes besoins, mais je peux tout à fait saisir l'impact du déclin des industries nationales et le choc psychologique des ouvriers qui, alors qu'ils appartenaient naguère à la classe dirigeante, ont fini marginalisés et dispersés aux quatre vents à la recherche de petits boulots. Cette fois-là, mes amis ouvriers qui se retrouvaient au chômage m'ont dit : notre situation est même pire que celle des paysans. Eux ont encore la terre, ils peuvent avoir des récoltes toute l'année et lors des semailles ils ont toujours l'espoir de la moisson. Mais les ouvriers touchés par la crise sont peut-être vraiment « rien » comme on le chante dans l'Internationale.

Vers l'année 2000, j'avais très envie de tourner un film sur les industries d'État, le passage de la société chinoise d'une économie planifiée à une économie de marché et la situation des ouvriers au cours de ce changement. J'ai écrit un scénario qui s'appelle *La Porte de l'usine*. Lorsque les frères Lumière inventèrent le cinéma, leur tout premier film fut tourné en plaçant une caméra à la porte de l'usine automobile Renault pour filmer les ouvriers qui entraient et sortaient. Les premiers personnages à apparaître sur une toile de cinéma ont été des travailleurs et c'est une tradition importante de ma profession à deux égards. D'abord, cela place l'esthétique documentaire aux origines du cinéma ; et puis cela montre que la première fois que l'être humain s'est servi d'une caméra pour se confronter au monde réel, il a braqué son objectif sur les ouvriers, des travailleurs ordinaires. Dans l'histoire du cinéma, un grand nombre de films traitent de ce

sujet et ce sont des œuvres comme *Le Voleur de bicyclette* qui m'ont le plus stimulé.

Après avoir terminé l'écriture de ce scénario je me suis mis à douter. C'était l'histoire de deux jeunes hommes qui débutaient leur carrière à l'usine la même année sous la direction du même contremaître, qui devenaient travailleurs modèles en même temps, tombaient amoureux et fondaient une famille au même moment. Ils se faisaient aussi licencier ensemble, et se retrouvaient complètement désœuvrés la même année, à boire et à jouer au mah-jong dans leur quartier. Leurs enfants grandissant, les deux familles décidèrent de se mettre à faire du commerce ensemble. Ils installèrent un stand de vêtements au marché et du matin au soir, ils se chargeaient des ventes. Au cours du temps, la jalousie et le soupçon créés par des problèmes d'argent se mirent à détruire l'harmonie de ces familles. J'étais assez satisfait de moi pendant quelques jours après avoir fini d'écrire ce scénario. Mais, en y réfléchissant à tête reposée, je me suis rendu compte qu'à part les questions sociales du thème principal du film – les difficultés financières des ouvriers – il n'y avait pas grand-chose dans ce scénario. Je me suis dit qu'il y avait des possibilités plus riches à explorer à partir de la vie d'un groupe comme les ouvriers et de leurs expériences à l'intérieur du système. J'ai donc rangé ce scénario au fond d'un tiroir et il n'en est jamais sorti.

Un jour, à la fin de 2006, j'ai entendu aux informations qu'à Chengdu, le groupe Chengfa ou « usine 420 », qui employait 30 000 ouvriers et dont dépendaient 100 000 personnes, allait céder la propriété de son terrain à China Resources Land. En un an, la totalité de cette usine, réceptacle de la mémoire de 30 000 ouvriers et de 100 000 familles, s'envolerait comme de la fumée après l'explosion d'une bombe, et un complexe urbain moderne s'élèverait à sa place. La transformation d'une usine nationale classée secret d'État en un projet commercial représentait un bouleversement considérable qui paraissait être le destin de ce terrain, mais qu'en était-il de la mémoire du parcours de ces innombrables ouvriers, de leurs bonheurs et infortunes ? Où serait-elle conservée ?

Cette nouvelle m'a montré la nécessité de faire face aux 50 ans de mémoire ouvrière de la Nouvelle Chine. Nous avons fait le choix d'entrer dans un modèle d'économie planifiée pour renforcer notre pays et y trouver le bonheur individuel, mais quel a été le prix des expériences de ce demi-siècle ? Derrière cette information, se profilaient les innombrables personnes qui, après un ultime adieu à l'usine, devaient, seules au monde, se remettre à la recherche d'elles-mêmes. La dimension allégorique de ce transfert d'usage du terrain, de ce passage d'une économie planifiée au marché et du col-

Deux scènes tirées de *24 City* de Jia Zhangke :
l'usine 420, autrefois classée secret d'État, propriété
du groupe Chengfa (au dessus) est vendue à China
Resources Land (en dessous). © Xstream pictures

lectif à l'individuel m'a soudain frappé. C'était une histoire sur le système, une histoire de la mémoire collective de tous les Chinois. Sans la moindre hésitation, je suis parti à Chengdu, j'ai arpenté les alentours de l'usine et j'ai décidé de tourner un nouveau film.

Sur le chemin qui relie l'aéroport à Chengdu, dans le scintillement des néons, on peut voir des affiches publicitaires qui disent : Chengdu, la ville que vous ne voudrez plus quitter après y être allé. Chengdu a la réputation d'être une ville bon marché, avec de jolies filles et où l'on peut se permettre une vie personnelle décadente tout en gardant un rythme général plutôt tranquille.

En arrivant à Caoqiaozi, près de la zone industrielle, je me suis promené aux abords de l'usine 420 mais je n'ai rien vu de particulièrement surprenant. Aux abords du deuxième périphérique qui semble moulé dans du ciment glacé, se trouvait d'un côté la zone de l'usine entourée d'une enceinte et dont l'accès nécessitait encore le contrôle des cartes d'employés ; de l'autre s'étendait un paysage plus profane. Des gens allaient et venaient dans les immeubles à six étages du quartier d'habitation des ouvriers, et en bas de ces bâtiments gris on avait reconstruit des échoppes vendant des plats chauds, des salons de coiffure et des salles de mah-jong. Des studios de photos de mariage côtoyaient des magasins de pompes funèbres, des karaokés et des tailleurs. Cette place offrait tout ce dont on a besoin au cours d'une vie pour naître, grandir, vieillir et mourir. À partir de trois heures de l'après-midi, quand le soleil commençait à tiédir, les larges allées du quartier d'habitation se mirent à s'animer. Des personnes d'une quarantaine d'années, ni vieux, ni jeunes, se mêlèrent à ceux dont les cheveux avaient blanchis. Ils s'asseyaient au bord de la route pour jouer au mah-jong, comme si le monde extérieur n'existait pas. Le cliquetis du jeu de mah-jong sonnait comme une métaphore de l'agitation de l'existence. Ces mains qui avaient autrefois manié le tournevis, ces yeux qui avaient regardé fixement le tour, ces silhouettes qui avaient fréquenté laboratoires et bibliothèques, étaient maintenant rassemblés dans les allées, vociférant autour du jeu de mah-jong. Ils levaient parfois les yeux à mon approche, mais leur attention se détournait rapidement du passant que j'étais pour revenir à la table de jeu.

En parcourant cet endroit, j'avais l'impression d'évoluer dans un monde immobile. Non loin d'ici, dans le centre ville illuminé, des magasins de luxe de toutes sortes – Gucci, Armani – étaient sortis du sol. Chengdu a le plus grand magasin Louis Vuitton de Chine, mais dans le quartier d'habitation de l'usine, on joue au mah-jong pour seulement un ou deux yuans. À la tombée du soir, quand chacun regagnait

son foyer, j'imaginai que se dissimulaient un bon nombre d'inquiétudes sous les dehors tranquilles de ce quartier.

J'ai décidé de faire un documentaire pour m'approcher des visages de ces ouvriers, pour entendre les mots qu'ils cachent au plus profond de leur cœur. Pendant plusieurs jours consécutifs, nous avons publié une annonce grâce au journal *Chengdu Shangbao* afin de rechercher des ouvriers qui souhaitaient parler de leur expérience à l'usine. Un après-midi, je me suis moi-même occupé de la permanence téléphonique. À l'approche de l'heure dite, les téléphones rouges se sont mis à sonner en tous sens et j'ai répondu successivement aux appels dans la confusion la plus totale. Dans beaucoup de cas, à peine la communication établie, mes interlocuteurs fondaient en larmes après quelques mots. Au combiné, je pouvais aussi entendre clairement qu'ils me parlaient dans une pièce silencieuse. Je pouvais imaginer que leurs conjoints étaient probablement sortis jouer au mah-jong, ou que leurs enfants étaient en classe à se préparer de toutes leurs forces à l'examen d'entrée à l'université. C'est dans la solitude de leurs maisons que ces personnes d'âge moyen ressentaient alors le désir de composer un numéro pour parler des secrets qui avaient longtemps pesé sur leur cœur.

Ces ouvriers sont comme beaucoup de Chinois : leur vie s'inscrit toujours dans le cadre familial quand ils rentrent de l'usine. Ils s'efforçaient autant que possible de protéger le bonheur de leur famille, notamment ceux qui avaient des enfants en bas âge. Jamais ils ne fronçaient les sourcils, jamais ils ne laissaient leur angoisse et les nuits blanches passées à ressasser leurs inquiétudes altérer l'ambiance familiale. Ils ne gâchaient jamais les bons moments des repas, où l'on riait et

déballait joyeusement de la série télévisée de la veille, et les jours se succédaient paisiblement ainsi. Mais dès qu'ils étaient seuls, ils retrouvaient leurs larmes et des histoires qu'ils n'arrivaient pas à exprimer. Je notais en hâte tous les noms et les coordonnées des ouvriers qui souhaitaient les raconter et commençais les entretiens.

En entrant dans les maisons des ouvriers, on aurait cru revenir à la fin des années 1970 ou au début des années 1980, leurs intérieurs étaient presque tous arrangés de façon identique. Le sol était de ciment sombre, il y avait un lit deux places de couleur jaune, des armoires, des étagères, et aux murs étaient accrochées des raquettes de badminton croisées l'une sur l'autre, ainsi qu'un volant d'un blanc immaculé suspendu à un clou. Tous ces objets s'étaient arrêtés aux années 1980. Les seules choses qui rappelaient l'époque contemporaine étaient les portraits photographiques des enfants, qui portaient du Nike et avaient les cheveux décolorés en blond – la génération suivante des ouvriers. Depuis leur cadre, ils nous adressaient un sourire voilé plein d'insouciance.

Une fois face à la caméra, les ouvriers manifestaient en général plus de désir et d'urgence à conter des récits concernant les autres. Je n'arrêtais pas de leur demander : mais vous, à ce moment là, que faisiez vous ? Et ils me répondaient quasiment tous : inutile de m'interroger sur mon histoire personnelle, je suis quelqu'un de très banal, je n'ai rien à raconter sur moi. Les effets de 50 ans de collectivisation

sur un individu ne s'effacent pas si facilement. Autrefois, les ouvriers pensaient n'exister qu'au sein d'un groupe, ils en étaient une partie, une vis dans la machine. Aujourd'hui, ils n'ont plus à porter le même uniforme que leurs 1 000 ou 10 000 collègues, ni à se presser ensemble aux portes de l'usine. Quand ils sont assis dans leur propre salon et racontent leur existence, ce sont des individus bien vivants. Mais amener la discussion sur des choses personnelles est quelque chose de très difficile et c'est ainsi que j'ai compris à quel point le système avait profondément marqué des générations successives de Chinois.

Quand elles touchaient à leur fin, chacune des interviews était suivie d'un long silence. Dans ce livre, le noir des lettres sur les pages blanches trace, phrase après phrase, le cours de la vie réelle. Mais je me demande encore combien de souvenirs émouvants se dissimulaient dans ce mutisme, quand les ouvriers arrêtaient de parler. Peut-être que ces silences sont finalement ce qu'il y a de plus important.

Je suis sûr qu'en lisant ce livre, chacun pourra percevoir ces moments de silence.

Préface à *Une mémoire collective de la classe ouvrière chinoise*, (*Zhongguo gongren fangtanlu*), 2009.

• Traduit par Judith Pernin